Résistance de sauvetage et Protestants dans l'Oise :

Grandfresnoy, Verberie, Gouvieux

Marc PILOT

La présence du chef de l'Etat, cette année, aux cérémonies du Chambon-sur-Lignon (Haute-Loire) témoigne de la reconnaissance au plus haut niveau de l'engagement des Protestants dans la résistance dite "de sauvetage". En règle générale les actes de résistance menés par les Protestants sont encore aujourd'hui peu connus, car les intéressés eux-mêmes n'ont jamais recherché les honneurs ou seulement même la reconnaissance. Comme le résume bien Sébastien Fath à propos des baptistes, les actes de résistance étaient *"considérés par les baptistes comme un strict devoir civique n'appelant pas de publicité sous peine d'orgueil"*.

Concernant le département de l'Oise, nous connaissions jusqu'alors le rôle joué par le docteur André Hammel et son épouse à Saint-Jean-aux-Bois, grâce au roman *"Alias"* de leur fille, Evelyne Sullerot. La publication de ce livre avait réveillé la mémoire, et le couple Hammel fut déclaré «Justes des Nations» en 1996.

Voici trois cas, inégalement documentés, de résistance de sauvetage d'enfants juifs dans notre région.

Deux exemples individuels :

Liliane Lelaidier-Marton ne garde qu'une vision confuse de l'époque où elle fut cachée parce qu'elle était une enfant juive. Elle avait une tante mariée à un Protestant et c'est par l'intermédiaire du pasteur Lacheret (1) d'Aulnay-sous-Bois qui avait célébré ce mariage, qu'elle fut confiée à une famille protestante des environs de Noyon en 1942.

Cette famille de paysans qui pourrait avoir habité Mondescourt, l'emmenait régulièrement au culte. Elle retourna par la suite au Blanc-Mesnil, mais vint effectuer quelques séjours le week-end en 1942-1943 à la colonie de Cappy, où elle arrivait en train à Verberie. Elle fut cachée par la suite à Bresles, près de Beauvais, mais dans une famille catholique.

Etienne Fraenkel, vivant peut-être aujourd'hui aux Etats-Unis, a été caché dans la famille Bombars de Grandfresnoy, près de Compiègne. On pouvait compter sur cette famille : Elie Bombars, le père, était impliqué dans la résistance avec son commis "Alex", et sa fille Liliane servit comme agent de liaison. C'est le pasteur Vincent, cousin éloigné de la famille, qui avait trouvé ce refuge.

Etienne, fils d'un avocat juif parisien, resta à Grandfresnoy plus d'un an, et une photo où il figure porte la date d'octobre 1943. Il fréquentait l'école du village, qui se trouvait juste en face de sa famille d'accueil. L'instituteur, Monsieur Minard, était également protestant et connaissait bien entendu son origine. Malgré un nom d'emprunt, ses origines le trahissaient et un jour, il revint en se plaignant que ses camarades lui avaient fait la remarque qu'il avait une tête de "youpin". Par naïveté ou peut-être parce qu'il était très intelligent, il avait répliqué en demandant ce qu'était un "youpin".

Le Pasteur Henri Vincent participa à la soustraction d'enfants juifs, principalement dans les Deux-Sèvres et à Lyon. A la demande des baptistes américains, il avait engagé avant la guerre avec ses principaux collaborateurs, Marie Salomon et André Frankl, une mission de conversion des juifs. Il ne reçut aucune distinction ou décoration pour son action.

Il allait au culte avec la famille Bombars et il fut fort contrarié la première fois au sujet des rites qu'il ignorait, puisqu'il n'avait fréquenté jusqu'ici que les synagogues.

On peut s'interroger de prime abord sur le risque pris en scolarisant un enfant qui devait se cacher, mais il suffit de penser qu'un enfant d'âge scolaire ne fréquentant pas l'école aurait encore été bien plus suspect. A la fin de la guerre sa mère vint le rechercher, il revint une fois à Grandfresnoy, mais les Bombars avaient déménagé et depuis nul n'a eu de ses nouvelles.

Un sauvetage collectif : la colonie de Cappy, près de Verberie

A ces actes individuels remarquables s'ajoute un sauvetage collectif, dans le cadre de ce que l'on peut appeler la colonie de Cappy. Le 10 novembre 1980, un arbre était planté dans l'allée des Justes sur la Colline du Souvenir à Jérusalem, où se situe le Mémorial Yad Vashem qui décerne le titre de "Juste" aux non-juifs qui ont aidé des juifs au cours de la Seconde Guerre Mondiale. Ce jour-là il s'agissait d'honorer la mémoire du Pasteur Jean Jousselin (2/11/1903 - 7/6/1980) qui dissimula de nombreux juifs, principalement des enfants, dans le château de Cappy près de Verberie.

En septembre 1942, le Pasteur Jean Jousselin devint directeur de La Maison Verte, un établissement de la Mission Populaire Evangélique sis aux 127-129 rue Mercadet à Paris 18ème. Là on prenait en charge les enfants des très nombreuses familles modestes du quartier pour les occuper et les distraire après l'école où pendant les vacances. Il s'agissait d'une organisation de jeunesse proche du scoutisme,

Etienne Fraenkel est au centre au premier plan, accompagné, de gauche à droite, par M. Lucien Bombars, Mme Lucie Bombars, Claudine Vala, Suzanne et Liliane Bombars, M. Elie Bombars et son commis "Alex", à l'arrière-plan.

qui était alors interdit. Parmi eux se trouvaient de nombreux enfants juifs dont la sécurité était menacée, ou placés à la demande des parents qui souhaitaient éloigner leurs enfants de la capitale pendant un long séjour. Jean Jousselin créa le Comité protestant des colonies de vacances en mai 1943. Il sollicita les Eclaireurs Unionistes (dont il était l'un des commissaires) et les Eclaireurs de France, qui mirent à sa disposition une propriété qu'ils possédaient en commun : le château de Cappy situé à Saint-Vaast de Longmont et à Verberie pour partie.

Cet édifice possédait des caractéristiques appréciables : il accueillait depuis plusieurs années des colonies et la présence d'enfants, même dans les rues des villages, ne devait surprendre personne. Cela est confirmé par le témoignage d'habitants de l'époque, qui se souviennent très bien des colonies pendant la guerre, mais qui n'eurent jamais la moindre idée de la présence d'enfants juifs parmi elles. L'autre avantage tenait à la situation du château : la bâtisse était isolée, à l'écart du noyau principal du village et invisible de la route, tandis que l'arrière s'ouvrait sur une pente raide et boisée où l'on pouvait facilement s'égayer dans la nature à la moindre alerte.

La colonie devait initialement occuper les lieux jusqu'en septembre 1943, mais devant l'insistance des familles et le danger que couraient les enfants s'ils revenaient à Paris, il fut décidé de prolonger le séjour. D'autres enfants arrivèrent, d'abord originaires du Boulevard Ney puis d'autres quartiers, le bouche à oreille fonctionnant à plein.

La vie au château était très proche du scoutisme. Le matin, il y avait un rassemblement suivi d'un salut aux couleurs. Ensuite on se livrait à des tâches domestiques : fendre du bois, corvée de pluche, ménage, et le reste du temps était consacré à différentes activités. Des jeux et des olympiades étaient organisés, les enfants chantaient, dansaient et s'adonnaient à des travaux manuels. Ils étaient répartis en groupes suivant l'âge : Louveteaux et Petites Ailes (8-12 ans), Eclaireurs et Eclaireuses (12-16 ans), Routiers, au-delà (ils n'étaient que trois ou quatre). Comme on ne parlait pas de la guerre ni du sort des juifs, qu'aucune arrestation de parent ne se produisit durant tout ce temps, et qu'il n'y avait aucun sentiment d'enfermement, tous gardent un bon souvenir de cette période.

L'enseignement n'était pas vraiment organisé. Un moniteur, réfractaire STO, dispensait quelques rudiments de mathématiques, tandis que les plus jeunes avaient droit à un soutien scolaire. Ces enfants étaient en effet scolarisés à Verberie et sous leurs vrais patronymes. La discrétion dont firent preuve les instituteurs et les risques qu'ils prirent méritent d'être soulignés. Le confort était très rudimentaire dans cette grande bâtisse, les jeunes enfants dormaient à l'intérieur dans des dortoirs meublés de châlits, tandis que les plus grands couchaient sous la tente. Il y avait bien des douches mais le savon était tellement de mauvaise qualité qu'il était impossible de se rincer correctement et que l'on se trouvait plus sale après. Quelquefois les plus grands descendaient jusqu'à l'Oise pour se laver et nager.

Le ravitaillement ne constitua pas un gros problème et si tous s'accordent pour dire qu'il était mauvais, aucun n'eut à souffrir de la faim. Le maire du 18e, Monsieur Pradel, délivrait sans histoire les tickets sur présentation des cartes. Ces tickets étaient ensuite parfois falsifiés, ainsi pour le pain il suffisait de rajouter un 3 devant 50 gr et de les frotter ensuite dans la farine pour compléter l'illusion. Le résultat était satisfaisant, paraît-il, mais on peut également penser que personne n'y regarda de très près … En effet le maire de Verberie, Monsieur René Firmin (2), savait à quoi s'en tenir sur les pensionnaires de Cappy et comme il était minotier il fit plus d'une fois don de sacs de farine. Le lait se trouvait facilement dans Verberie et le matin on servait du porridge avec des gâteaux vitaminés. Le Pasteur Jousselin était en relation avec des confrères du Poitou qui expédiaient des caisses de févettes et des légumes déshydratés : un goût affreux se souvient Simon Lewkowiez.

Le pasteur Jean Jousselin en avril 1945. Il était alors secrétaire général du scoutisme français.

Enfin les parents payaient ce qu'ils pouvaient pour la pension. Parfois quelques éclats de voix, émaillés d'un "sales polaks", parvenaient de la cuisine où officiaient deux couples : l'un était ashkénaze et l'autre séfarade et la cohabitation n'était pas toujours facile…

L'aspect confessionnel de la colonie n'avait pas été dissimulé aux parents, mais il était très léger concernant les enfants. Il y avait lecture de quelques passages de la Bible chaque matin, les voyages de Saint Paul par exemple, et seuls les responsables se livraient à une pratique plus poussée de leur foi. Le dimanche, il y avait le culte avec un sermon du pasteur. Jamais le Pasteur Jousselin ne fut tenté de profiter de sa position et de son charisme pour faire du prosélytisme. D'ailleurs, lorsque le jeune Simon L, âgé de 17 ans, sensible à sa pensée humaniste et à la recherche d'un père spirituel lui fit part de son intention de se convertir, il lui répondit en souriant que ce n'était pas le bon moment et qu'ils en reparleraient après la Libération.

Renée David fut employée à temps plein à La Maison Verte en mai 1943 et resta de manière permanente au château à partir de juin 1944 comme adjointe du Pasteur Jousselin (elle devait l'épouser bien après la guerre). Elle fit plusieurs fois le trajet depuis Paris en compagnie d'enfants juifs. Elle reconnaît n'avoir eu peur qu'une fois, c'était en convoyant le jeune Simon Lewkowiez, âgé de 13 ans. Saisie d'un mauvais pressentiment elle lui enleva son étoile jaune dans les toilettes de la gare du Nord, mais le voyage se déroula sans incident. Bien que conscients du danger, car ces Parisiens se souvenaient de la rafle du Veld'hiv et des arrestations régulières, les moniteurs ne parlaient pas des risques et n'étaient pas inquiets.

L'encadrement était constitué de chefs et de cheftaines de la Maison Verte, rejoints par des jeunes de 16 à 25 ans dont un Anglais, "Arthur", chef des Eclaireurs de Neuilly. Plus surprenante fut l'arrivée du "Père Cadot", singulier personnage, qui aurait joué sur les deux tableaux. Arrêté après la guerre pour collaboration, il fut libéré pour avoir sauvé un maquis de l'Yonne (3). Le pasteur alla témoigner à son procès pour attester de sa présence au château.

L' annexe de Gouvieux

Devant le nombre croissant d'enfants à la colonie, un second établissement fut ouvert à Gouvieux, près de Chantilly, dans une demeure bourgeoise appartenant à Mademoiselle Perrot.

"Tous vents" n'était pas un lieu idéal pour accueillir un groupe important d'enfants sur une longue durée. De plus la proximité d'un emplacement de DCA et d'objectifs régulièrement bombardés dans le secteur de Creil, créaient un certain sentiment d'insécurité. La direction effective de cet établissement relevait toujours du pasteur Jousselin, même s'il existait une direction locale. Elle fut d'abord exercée par une veuve appartenant à l'Armée du Salut avant d'être remplacée par Monsieur Cadot. L'encadrement était assuré par des personnes ayant une formation scoute : J. Percheron, jeune père de famille rescapé d'un groupe de résistants arrêtés, un Anglais "coincé" en France, un jeune Espagnol, qui voulait regagner son pays, Hubert Vernon et sa femme Jacqueline. Il faut rajouter quelques commerçants parisiens, juifs bien entendu, qui s'occupaient de tâches ménagères. L'ensemble passait pour une colonie de vacances, avec des contacts ordinaires chez le boulanger, le pharmacien, la marchande de lait. A cause de l'intensification des bombardements alliés, l'établissement fut une fois recouvert pendant deux jours de poussière blanche provenant des carrières, et les enfants furent rapatriés à Cappy à pied en juillet 1944 ; comme le trajet était long ils s'arrêtèrent chez Monsieur Bruneton, PDG d'Air Liquide. C'était un protestant de la "HSP" (Haute Société Protestante), qui était un ancien Eclaireur ; on voit bien ici l'efficacité de la "filière protestante".

La Libération à Cappy

A Cappy la période de la Libération fut riche d'émotions. Le 30 août 1944, une compagnie de la Wehrmacht en retraite vint cantonner dans le parc du château et la plupart des enfants avaient gagné les bois alentours. Parmi les soldats se trouvait un sous-officier qui engagea la conversation avec une jeune fille parlant couramment allemand. Cette "jeune fille au pair", en fait d'origine autrichienne, dut écouter sans broncher les divagations de ce nazi qui se faisait fort de reconnaître un juif à 100 mètres et pensait en avoir détecté un parmi les moniteurs (il s'agissait en fait d'un Arménien). L'affaire en resta là, et vers 17H00 les Allemands partirent précipitamment vers Compiègne. Il faisait un temps radieux le 31 août, et Renée David conserve un souvenir très précis des premiers soldats américains *"(...) à trois cents mètres au bord de la route. Les premiers que j'ai vus étaient deux noirs endormis dans une jeep. Cette image me restera pour la vie. Elle disait : c'est fini"*.

Il y avait ce jour à Cappy, 130 personnes dont 85 enfants et adolescents juifs. Le retour au château fut joyeux et, après le salut aux couleurs, tout le monde entonna la Marseillaise. Les cœurs battaient aussi à cause d'une trop forte consommation de café qui était en fait de l'extrait de café, cadeau des libérateurs avec du pain blanc, du chocolat et des cigarettes.

Une trentaine d'enfants de la colonie de Gouvieux, avec J. Percheron en arrière plan et la directrice.

Plus tard il y eut un grand service de reconnaissance à Cappy, où tous les habitants et les autorités furent invités avec prêche du Pasteur Jousselin : *"Je n'ai perdu aucun de ceux que tu m'as confiés"*. Début septembre, une cérémonie œcuménique se déroula à l'église avec un *Te Deum* et la présence de tous les enfants. A partir de septembre 1944, les parents vinrent peu à peu rechercher les enfants et au mois d'octobre la colonie était fermée.

Jamais le Pasteur Jousselin ne fit valoir son action en vue d'un quelconque honneur et c'est un petit groupe d'anciens de Cappy qui fit les démarches auprès de Yad Vashem, en 1978, pour que lui soit décerné le titre de Juste, qui lui fut reconnu en mars 1980, trois mois avant sa disparition.

"Ainsi sont les justes, plus ils deviennent grands et plus ils sont humbles" (Houlline 81 a).

Conclusion

L'ensemble de ces cas nous amène à nous poser la question d'une action concertée des Protestants de France.

En l'absence d'une hiérarchie cléricale, on est amené à rechercher l'autorité morale qui pourrait avoir été à l'origine de l'implication des pasteurs dans le sauvetage des juifs. Incontestablement la figure qui s'impose est celle de Marc Boegner, qui présidait alors la Fédération Protestante de France et le conseil national de l'Eglise Réformée de France. Depuis la publication de ses carnets, on sait qu'il s'était entretenu avec Laval, le 9 septembre 1942, à propos du sort des enfants juifs, après lui avoir adressé un message le 27 août, dans lequel il se préoccupait de la situation des étrangers de la zone libre. Laval se révéla obstinément contre toute mesure de clémence et un message de Marc Boegner fut communiqué, essentiellement en zone libre, dans les temples. Son écho en zone occupée fut presque nul.

Il faudrait donc chercher une réponse dans la culture protestante nationale. En effet les persécutions liées à la révocation de l'Edit de Nantes restaient très présentes, et il ne fait nul doute que les Protestants français se sentirent très solidaires des juifs. N'oublions pas l'aspect spirituel lié au salut de l'âme, où toute bonne action est prise compte, et les qualités individuelles de ces pasteurs, qui n'hésitèrent pas à s'engager pleinement dans cette forme de résistance.

Notes :

(1) La famille Lacheret avait certainement gardé des attaches avec le département de l'Oise, puisque que l'on trouve mention du décès du Pasteur "Elisée", Joseph Augustin Lacheret (pasteur à Maubeuge, La Hate, Paris) à La Croix-Saint-Ouen en 1920.

(2) Le secret était tellement bien gardé, que personne aujourd'hui dans le secteur de Verberie ne se souvient de la présence d'enfants juifs dans cette colonie, qui était finalement en tout point semblable à celles d'avant-guerre. La propre fille de Monsieur Firmin n'en a également jamais entendu parler.

(3) Plusieurs témoins mentionnent la présence de ce Cadot. Sa situation reste néanmoins plutôt obscure ; peut-être était-il communiste ? Pour le moins il s'agissait de quelqu'un qui devait se cacher. On ne trouve pas de trace d'un procès contre lui après la guerre. Sa présence pourrait s'expliquer par l'implantation ancienne de la famille Cadot dans le secteur du village proche de Saint-Sauveur, dont certains membres étaient protestants.

Sources, bibliographie :

- Entretiens avec Mesdames Liliane Lelaidier-Martin, Liliane Lucas (née Bombars), Renée Jousselin et Monsieur Simon Lewkowiez.

- Témoignage dactylographié de Madame Jousselin, en réponse à l'appel du 15 février 1999 de l'Association Française pour l'Hommage aux Justes des Nations.

- Courriers de Madame Jacqueline Vernon, de Madame et Monsieur Djian Rachel et Gilbert.

- Evelyne Sullerot, *Alias,* Paris, Fayard 1996 (Edition de Poche, 1999).

- André Thobois, "Henri Vincent, infatigable serviteur du Christ", *Croire et Servir,* Publications H.S., N°3, Paris 2001.

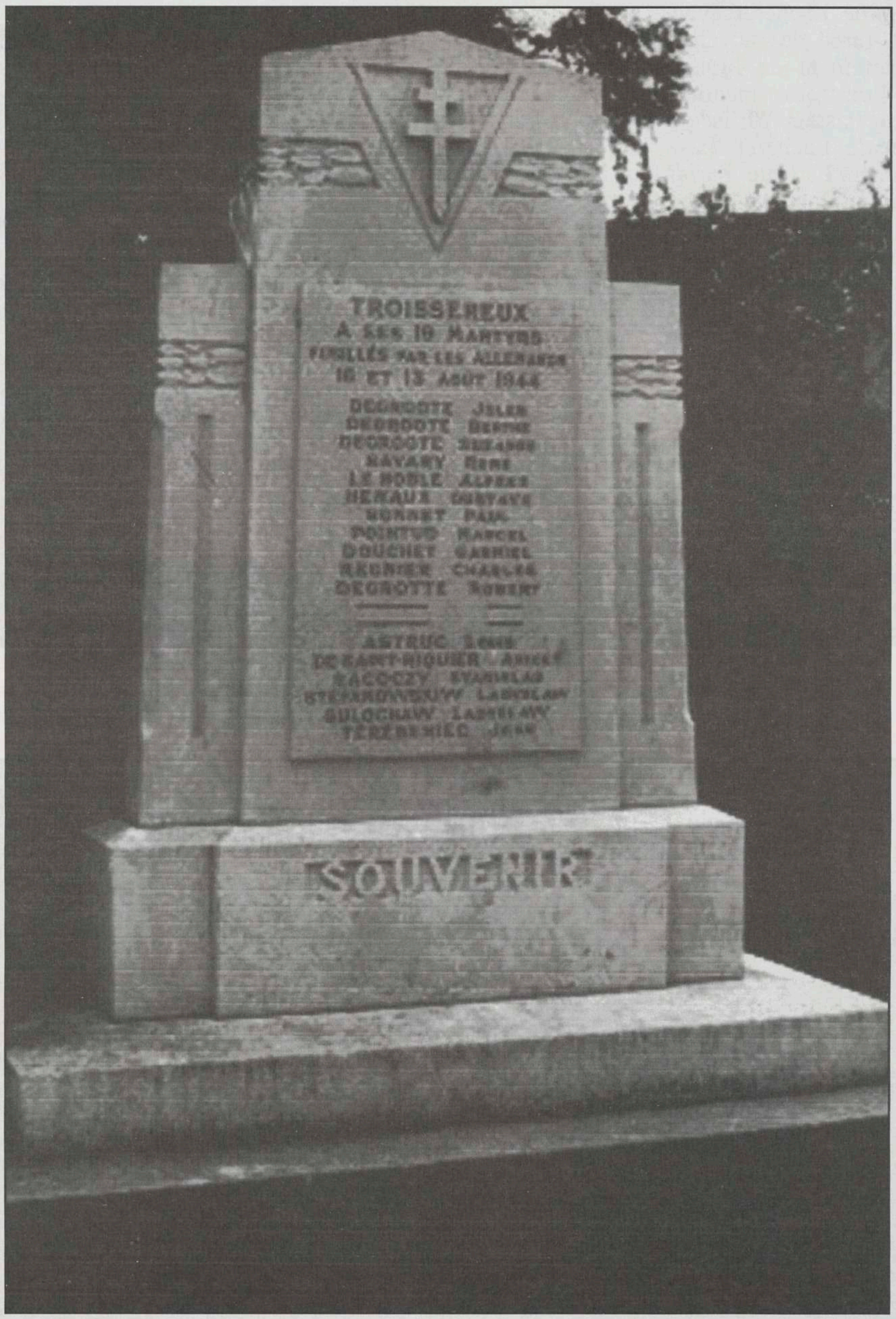
- Sébastien Fath, "Une autre manière d'être chrétien en France. Socio-histoire de l'implantation baptiste (1810-1950)", Labor et Fides, Genève 2001.

- *Dictionnaire des Justes de France,* sous la direction de Israël Gutman, édition établie par Lucien Lazare, Fayard, Paris 2003.

- Jacques Poujol, "Protestants dans la France en Guerre 1939-1945, Dictionnaire thématique et biographique", les Editions de Paris, Paris, 2000.

Vue du château de Cappy à Saint-Vaast de Longmont près de Verberie, construit dans le style troubadour à la fin du XIX° siècle.

(carte postale du début du XXème siècle, collection Dominique Verdru)



Stèle des fusillés de Troissereux
(photo de la collection ANACR - Oise)